

Ludivine Roussel

Huit contes et des poussières

**édition annotée par Iris Jouanne et illustrée par
l'autrice**



**De très sérieux enfantillages révélés à l'initiative
du Groupe Surréaliste du Radeau**

Les Presses du Radeau

20 septembre 2025

21 septembre 2025, pour la note d'intention

CC BY-NC-SA (certains droits réservés, mais toute diffusion non commerciale encouragée)

En couverture : Figure du Congoin par l'autrice.

<https://les-presses-du-radeau.over-blog.com/>

Note technique :

L'illustration de couverture en couleurs annonce une brochure elle-même imprimable en couleurs, comme les deux *guides de voyage hantanien* parus respectivement en 2020 et 2024 aux Presses du Radeau. Mais la présente plaquette compte cette fois des dizaines de pages de texte, en noir et blanc, pour seulement huit planches *en partie* seulement en couleurs, de sorte que l'impression en centre de reprographie par qui le désire paraît bien plus dispendieuse encore que pour le *Second guide de voyage hantanien*, et à plus forte raison pour le premier, pour lequel on peut considérer que la question ne se pose pas faute de pages de texte.

Il vous est donc toujours loisible d'imprimer en noir et blanc, même si les Presses du Radeau ne sauraient garantir le rendu des illustrations et vous encouragent plutôt à tripatouiller vous-même le fichier, comme permis par la licence libre.

Note d'intention :

C'est quelques heures après la mise en ligne de cette réédition, en voulant vérifier l'indexation par les moteurs de recherches, que l'équipe des Presses du Radeau a réalisé la coïncidence du titre de cette plaquette avec celui de l'album jeunesse de Séverine Vidal et Anne Montel, *Huit saisons et des poussières*. Un titre de 2014 qui a l'antériorité dans tous les cas, même en ajoutant foi à la chronologie toujours sujette à caution des Presses du Radeau « historiques ». Tout l'inverse de qui s'est passé avec la plaquette de 2021 de Camille Contrais, *Le Tribunal des Oiseaux*, au sujet de laquelle les Presses pourraient s'amuser comme le premier cuisinier parisien venu à accuser Actes Sud de plagiat, si le titre de leur propre plaquette n'était une référence affichée dès la dédicace au cinéaste Laguionie, sans présumer d'un lien direct ou indirect avec le titre d'Agnes Ratawn tel que traduit du norvégien en 2023 chez Actes Sud. Dans le cas de la présente plaquette il n'y a que coïncidence d'inspiration entre deux titres justifiés par les contenus des œuvres, comme vous pourrez le comprendre à la lecture des pages qui vont suivre, et les Presses du Radeau ne se seraient jamais permises une contrefaçon racoleuse et sans le moindre à-propos : quel rapport y aurait-il entre une œuvre *d'enfant* au ton très léger et une œuvre *pour enfants* traitant avec un tact très adulte d'un sujet grave ? Les Presses ne sont pas en quête de clics à ce prix.

Avant-propos :

Le personnage de Ludivine Roussel est apparu depuis longtemps aux actuelles Presses du Radeau : celui de la plus jeune autrice des Presses « historiques », conteuse éditée à onze ans par sa grande-cousine, la poétesse et dessinatrice Iris Jouanne.

Née en 2003, Ludivine Roussel a grandi dans la petite ville d'Hornaing dans le Nord-Pas-de-Calais, où a également grandi un artiste qu'elle n'a pas connu, décédé avant sa naissance, mais qui l'a influencé, et qui s'est lui aussi vu évoqué plusieurs fois aux Presses du Radeau : l'artiste et écrivain brut Ernest Belvaux.

On peut considérer que *Tatie Iris* a fait de Ludivine la jeune autrice qu'elle n'a jamais pu être à son âge. D'une génération à l'autre sont d'ailleurs passés, comme vous le lirez vous-même, quelques mythes adoptés par la poésie du Groupe Surréaliste du Radeau sous son pseudonyme collectif de Camille Contrais, par exemple les légendes de la petite ville de Funaire en Ardèche, avec lesquelles Iris a grandi dans la petite ville homonyme du Nord, mais aussi un mythe personnel de la même Iris, le héros épique Asvædidal, apparu sous la plume automatique de Contrais dans le recueil-concept *La Saga d'Asvædidal* (les Presses du Radeau, 2023). De tout ceci vient la crainte d'Iris de jouer le rôle d'une Pygmalion pour sa petite-cousine, notamment à travers le « défi vieilleseries » qui l'a complètement dépassée.

Il est néanmoins apparu indispensable aux actuelles Presses du Radeau, même réduites par les coups du sorts à la plus précaire forme de fanzinat, de republier le premier recueil de contes de Ludivine, et pour d'autres raisons que la décennie anniversaire de sa première parution (les vraies raisons auraient pu aussi bien justifier une réédition après neuf ou onze ans).

Les publications précédentes et y compris toutes récentes des Presses suffisent à justifier cette réédition. La plaquette *Squelettes & polichinelles*

des Mousses Masquées (2025) faisait honneur à la poésie juvénile et enfantine, et notamment aux récits de rêves, ceux de la jeune Iris ou du musicien Sidy « Orajumeux » Diabaté, sans compter la brève révélation de l'origine onirique d'Asvoëdidal dans l'enfance d'Iris. En plus d'être juvéniles les contes de Ludivine, sans relever explicitement du récit de rêve, prolongent ce genre devenu central dans les dernières publications des Presses, y compris par des récoltes d'Iris Jouanne où figure déjà sa petite-cousine¹.

Mais en outre vous avez déjà pu lire ou pourrez lire aux Presses une adaptation d'un conte de cette dernière que vous reconnaîtrez : une chanson de son grand-cousin Tristan Louvienne pour son groupe de folk rock et de folk black metal anarchiste (!) dont le nom délicieusement franglais peut sembler lui-même enfantin : *A Child Founded in the Woods*. Cette ritournelle intitulée *La Pluie pour murs, les étoiles pour toiture* est parue en annexe d'un autre recueil-concept de Camille Contrais, *Les Quarante voyages de Jacques et Amélie* (2021). C'est la troisième fois dans cet avant-propos qu'un recueil-concept de Camille Contrais et l'univers de la jeune Ludivine Roussel brodent sur un même mythe², et en l'occurrence celui-ci n'est du à nul autre qu'au compatriote de la jeune conteuse, Ernest Belvaux ! Belvaux affabulant sur sa nièce Amélie et son beau-neveu Jacques. Or cette relation familiale n'entre-t'elle pas elle-même en écho avec celle liant la jeune conteuse et *Tatie Iris* ? Trop de signes se penchent sur le premier recueil de Ludivine Roussel pour qu'il ne soit pas révélé au public d'aujourd'hui.

Néanmoins, les Presses du Radeau ont fait face à leur éternel problème, lui aussi évoqué maintes fois dans leurs précaires fanzines actuels : la perte monumentale d'archives des Presses « historiques », entre

-
- 1 Voir *Vieille ou Nouvelle Aventure* (2024) et *Est-on sérieux quand on fait dix-sept rêves ?* (2025), Ludivine intervenant dans cette dernière plaquette. D'autres rêves sont parus sous la signature collective de Camille Contrais dans les plaquettes *Soleil sur les ours blancs !* et *Le Soviet des Morts* (2025), mais il est difficile d'y reconnaître une éventuelle participation individuelle de la jeune conteuse, qui ne s'est évidemment pas arrêtée d'écrire à onze ans (N.d.E).
 - 2 En fait la première fois est implicite, mais la référence précise du recueil-concept de Contrais apparaîtra dans les notes d'Iris pour le texte même des contes de Ludivine Roussel, et les Presses éviteront la redondance (N.d.E).

les premières histoires de vols et de trafics de fin 2016 et l'incendie du 1^{er} mai 2023. De sorte que la reconstitution de l'édition originale perdue de *Huit contes et des poussières* est pour le moins imparfaite.

En effet, l'intégralité des illustrations d'Iris Jouanne a disparu. Restent celles de la conteuse elles-même, et quelques évocations de celles d'Iris dans ce qu'il reste de sa participation : ses notes de bas de page.

Celles-ci sont copieuses, car on ne parle pas d'enfantillages pour garderies parisiennes dans le genre du dernier roman de Michel Houellebecq ou du dernier essai de Michel Onfray, mais d'un sujet autrement sérieux : la genèse de l'imaginaire.

Il est temps de conclure cette introduction pour laisser ouverte, après un court avertissement de Tatie Iris, la porte du pays des songes et des contes de l'enfance...

Avertissement :

Si j'ai voulu assurer auprès de Ludivine Roussel le travail d'éditrice dans toute l'acceptation de cette activité (suggestion stylistiques, corrections), je n'ai pas voulu jouer le rôle d'une maîtresse d'école, quand bien même elle a choisi de faire de moi une figure d'autorité à travers le « défi vieilles » dont elle vous parlera toujours assez tôt. J'ai suggéré le moins de retouches possibles, je me suis limitée sur ce point à satisfaire la demande de Ludivine, et je ne les ai par ailleurs guère trouvées nécessaires, tant le style est déjà remarquable pour un enfant qui a écrit la plupart des contes entre dix et onze ans. Je n'en ai apporté aucune, corrections orthographiques mises à part, au conte *Les Aventures de la petite crevette*, de loin le plus ancien, écrit bien trois ou quatre ans avant les autres, afin d'en préserver la fraîcheur particulière, très différente et, oui, encore plus surréaliste que dans le reste du recueil.

Concernant les illustrations, si j'en ai réalisé moi-même certaines dans le livre, ce n'est que pour obéir au vœu de Ludivine de voir représentées dans tout leur réalisme certaines images qu'elle était particulièrement fière d'avoir eu en tête, même sans le moindre effort, et j'ai préféré mettre en avant ses propres dessins, peintures et gravures, qu'elle vous présentera en temps voulu. Là aussi, on retrouvera toute la fraîcheur d'un très jeune âge, et on pourra apprécier la progression sur plusieurs années d'une enfance.

Savourons maintenant la poésie de ces *Huit contes et des poussières*.

Iris J.
10 mai 2015

Les Aventures de Jean Cerisier

Il était une fois, au temps des contes, un petit garçon appelé Jean Cerisier et qui s'ennuyait dans la ferme de ses parents. Il décida de partir découvrir le monde. Pour ça, il fabriqua une nacelle qu'il attela à un vol d'oies sauvages³. Ainsi équipé, il traversa l'océan et arriva sur le continent qui remplace l'Amérique dans les contes du Moyen-Âge. Il atterrit dans une clairière où il se trouva entouré d'escargots géants qui avaient l'air féroce⁴. Mais il réussit à leur échapper. Ce fut son premier exploit.

Là-bas, il arriva dans un village endeuillé, avec des draps noirs sur toutes les maisons et tout le monde qui pleurait. Il demanda ce qui se passait, et il apprit qu'un couple d'amoureux venait d'être assassiné à l'arme blanche sur un banc public par un terrible monstre, un ogre appelé le Congoin. Le Congoin était un géant de dix-huit pieds, soit six mètres, hideux et sauvages, vêtu de peaux de bêtes, qui parcouraient la campagne avec sa massue ou bien l'autre arme avec laquelle il avait tué les amoureux, un couteau barbelé avec un manche recourbé comme une crosse de revolver⁵. Jean demanda où habitait le monstre, et il en débarrasserait la

3 Signalons que Ludivine n'a jamais lu *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry.

4 Jusqu'ici, le récit est la transposition fidèle, dans un univers de contes, de l'idée que se fait Ludivine d'un film de science-fiction (avec un vaisseau spatial artisanal au lieu de l'attelage d'oies et une lointaine planète au lieu du continent occidental) qu'elle n'a pas vu mais dont elle a entendu le récit d'un camarade, et qui semble lui-même un souvenir déformé d'*Explorer* de Joe Dante.

5 Ce curieux motif est le seul du conte à être onirique, et à l'inverse de certains contes celui-ci précède le rêve. L'illustration que j'ai donné du braquage des amoureux par un Congoin presque entièrement invisible, que Ludivine pouvait imaginer comme elle voulait, est d'autant plus fidèle que cette scène était déjà, dans son rêve, une illustration en tête de chapitre d'un livre racontant l'histoire. Il n'y a qu'un détail que je n'ai pu reproduire : le mouvement de l'image, un « dessin animé sur une seule feuille de papier » comme dit Ludivine, qu'il nous paraîtrait vain

contrée. Il prit la direction qu'on lui indiqua, et arriva à la grande maison du Congoin. Là, il chercha à se cacher. Au fond de la maison se trouvait une grande pièce tapissée de papier peint sur lequel étaient accrochés des canevas et des tableaux. Sur une étagère, Jean vit un bibelot, un triporteur bleu croisé avec un pot de fleur⁶. Il était tout petit pour le géant mais grand comme une charrette pour Jean. Il se cacha dedans, et quand le monstre rentra, il commença à le faire rouler sur le carrelage. Le Congoin fut très en colère, et avec un grognement, il souleva sa massue et chargea, mais Jean l'esquiva habilement, et l'esquiva et l'esquiva, encore et encore, à tel point que l'ogre devint fou et mourut d'épuisement. C'est ainsi que Jean délivra la contrée du terrible monstre.

Il continua ses voyages à travers le continent de l'ouest, accomplit d'autres exploits, affronta d'autres monstres, comme cette araignée géante qui dévorait les gens dans une charrette en guise d'assiette, avec une fourche comme fourchette, une faux comme couteau, une bêche comme cuiller, en buvant dans un tonneau comme verre⁷. Jean grandit et devint un beau jeune homme et un grand héros dont les exploits étaient célèbres. Il épousa une belle guerrière sur sa route et tous deux accomplirent de grands exploits ensemble. Un jour, dans leur voyage vers l'ouest, ils traversèrent une grande chaîne de montagnes et se trouvèrent dans une grande forêt. C'était la nuit, et ils virent devant eux un énorme loup-garou. Ils n'avaient pas de balles en argent sur eux. Alors la belle guerrière eut une idée : ils tirèrent avec leurs arcs et leurs flèches sur la lune, qui est la plus grande balle en argent du monde, et coupèrent les chaînes qui la retenaient au ciel. La lune tomba sur le crâne du loup-garou et le tua. Après cet exploit, ils continuèrent leurs grands voyages vers le bout du monde. Puis un jour ils divorcèrent et prirent chacun un chemin différent.

Des années plus tard, Jean Cerisier rentra à la ferme de ses parents. Il était devenu adulte, il était usé par son grand voyage, maigre, sale, les habits déchirés, les cheveux et la barbe hirsutes. Ils tombèrent dans les bras les uns des autres en pleurant d'émotion. Et ils vécurent heureux dans leur ferme jusqu'à leur mort⁸.

de rendre par les meilleurs folioscopes qui soient.

6 Authentique bien familial, appartenant à l'arrière-grand-mère de Ludivine !

7 Cet épisode, le seul ajouté *a posteriori* au conte originel, vient d'un projet avorté de *space opera* à la *Star Wars*.

8 Puissante émotion de la parabole du Fils Prodigue !



Les Aventures de la petite crevette

Une crevette se penche, tombe et se retrouve dans une bagnole⁹. Vous n'êtes pas sans savoir que la mer est non seulement très vaste mais est comme un gratte-ciel en profondeur, avec des espèces différentes à chaque étage¹⁰. À la surface vivent les plus petites, dont les crevettes. Un jour l'une d'elle se pencha trop par la fenêtre de la mer et elle tomba. À côté roulait une voiture qui allait en vacances. Alors la petite crevette se retrouva dedans. La voiture arriva au camping où il avait plu. La petite crevette put nager jusqu'à ce que la terre sécha. La petite crevette se sentit alors fort ennuyée. Elle entreprit alors de ramper jusqu'à la mer, sur la route elle rencontra de nombreux dangers mais elle survécut. Elle arriva à la porte de la mer. Elle se rendit compte que son appartement était pris par un poisson. Alors elle dut changer de maison. Un jour le petit poisson vint chez elle et lui fit ce marché : « si on se partageait l'appartement ? ». « Génial », dit la petite crevette. Et ils vécurent heureux tous les deux. Fin.

⁹ Cette phrase de départ du conte, dont Ludivine elle-même ne se souvient plus (elle était si jeune !) s'il s'agit d'un titre, s'inspire d'un générateur de phrases aléatoires trouvé sur Internet, un générateur tout simple à base de sujets, verbes et complément préexistants. Ludivine a le vague souvenir que sa crevette était originellement un poisson. Ce générateur tout simple (d'un genre qui existait bien avant Internet) ouvre en tout cas bien des possibilités encore.

¹⁰ Ce second point de départ s'inspire d'une jolie comparaison dans une encyclopédie pour enfant.



Le Fabuleux tour de France des frères Gaspard

*À André Franquin, pour la version la plus originale que j'ai jamais
lue du conte mondiale des trois épreuves,
Au groupe de musique ancienne Malicorne, qui chante mieux le conte
du tour de France que je l'écris, comme je l'ai découvert plus tard,
Au Groupe Surréaliste du Radeau, pour la version la plus originale
que j'ai jamais lue du conte mondiale des trois frères,¹¹*

Il était une fois, au Moyen-Âge des contes, trois frères qu'on appelait les frères Gaspard, et qui décidèrent de faire leur tour de France, comme on faisait à l'époque pour apprendre un métier, sauf qu'eux voulaient seulement vivre des aventures et se rendre célèbres par leurs exploits. Ils quittèrent donc leur village des Flandres, comme on appelait le Nord-Pas-de-Calais au Moyen-Âge.

Une nuit, les frères Gaspard arrivèrent en Provence, dans une auberge qui se trouvait au bord d'une forêt qu'on disait hantée par une Vouivre, une fée des eaux capable de se changer en dragon¹². Pendant que ses deux frères faisaient la fête, le plus jeune des frères, Jacques, décida de sortir

11 Respectivement dans : l'album *Les Héritiers de Spirou & Fantasio* (première apparition du Marsupilami !) / l'album-concept *L'Extraordinaire tour de France d'Adélarde Rousseau* (sorte de collage de chansons traditionnelles autour des Compagnons du Devoir... peut-on parler d'héritage surréaliste dès qu'il y a collage textuel ?) / le poème *Une Épopée à pied joint*, pré-publié dans *Le Dénicheur d'oiseaux et* repris dans la plaquette *Le Chemin de verre*.

12 Cette curieuse Vouivre, compromis entre la dragonne folklorique et la belle fée de Marcel Aymé, vient de *La Grande Encyclopédie des Fées* de Pierre Dubois. À la différence du second emprunt, que vous découvrirez plus loin, celui-ci est purement onirique, comme la quasi-entièreté de ce conte, la maison de la Vouivre constituant une première exception, après les noms et les repères géographiques et temporels.

pour s'enfoncer dans la forêt à la rencontre de la Vouivre, dont il avait entendu dire qu'elle était très belle.

La Vouivre l'accueillit au bord de l'étang où elle vivait, dans sa maison dont les quatre murs étaient fait de pluie et dont le toit était la voûte du ciel elle-même avec les étoiles et la lune qui fumait la pipe.

La Vouivre voulait épouser Jacques. Mais celui-ci préférait repartir vivre de grandes aventures avec ses frères. Il s'excusa et dit à la fée qu'il allait rejoindre la fête à l'auberge. S'il avait accepté, il ne serait jamais revenu dans le monde des humains.

Alors la Vouivre se mit en colère. Pendant que les trois frères et les autres clients de l'auberge faisaient la fête dans la salle commune, elle déclencha un violent orage en faisant la danse de la pluie. Les frères Gaspard dansaient dans la salle commune en jetant des serpentins en papier, et dehors, à côté de la fenêtre, là on ne pouvait pas la voir, la Vouivre dansait nue, sa chevelure blonde changée en dragon crachant du feu¹³. Mais les frères Gaspard ne s'en inquiétèrent pas et continuèrent de faire la fête, car ils savaient que leur bonne fée les protégeait.

Puis les frères Gaspard partirent dans la nuit, quand la pluie fut calmée et que la lune brillait, dans leur carrosse sans chevaux, don de leur marraine fée qui prédisait qu'on en ferait dans le futur, mais qui marcherait moins bien qu'avec la magie¹⁴.

13 *Idem*, d'après l'illustration de Claudine et Roland Sabatier.

14 Dans le rêve originel, il s'agissait d'une décapotable moderne, car il ne se passait pas explicitement au « Moyen-Âge des contes » et ne décrivaient pas plus explicitement un tour de France. Il est hors de question, à l'époque d'écriture de ce conte-ci, soit plutôt le début de celle du recueil, d'introduire ces anachronismes que les mythologues appellent la *contemporanéité paradoxale*, qui d'ailleurs déconcertent d'autant plus notre conteuse que les adaptations jeunesse tendent à la lisser. Ludivine reconnaît être restée longtemps bornée sur les technologies postérieures à l'électricité, comme sur les questions religieuses que nous verront plus loin, et ainsi avoir lissé un peu trop elle-même ses histoires. Précisons tout de suite que ce préjugé ne concerne que les contes sur « l'ancien temps » et non sur le monde contemporain, ainsi *Ludivine et les oiseaux* qui vous lirez plus loin est l'un des plus anciens contes du recueil, antérieur même à celui-ci. Donnons en exemple un projet de conte à peine esquissé, pour être précis l'un de ses remake de conte : les aventures de *Little Nemo à Slumberland*, qui mérite d'être associé aux mythes et aux légendes

Leur voyage continua à la lumière du jour. C'est là qu'ils apprirent que le roi donnait son royaume à celui qui réussirait trois épreuves. Ils se présentèrent pour tenter leur chance.

Les trois frères durent d'abord filer du lin entassé sur toute la terre jusqu'au sommet de la voûte céleste, qui comme chacun savait à l'époque

autant que celles d'Alice, de Gulliver, de Peter Pan ou des personnages d'Andersen, par exemples dans des numéros fantasmés de livres de mythologies. Or pendant longtemps cet univers onirique est resté exclusivement associé, même de façon secrète, au talent fertile de Moebius : le long-métrage animé de Masami Hata et de William Hurtz dont il a assuré la conception graphique, ainsi que le scénario qu'il en a librement adapté dans un goût moins infantile et plus élevé artistiquement pour le premier diptyque de la bande dessinée de Bruno Marchand. De sorte que Ludivine a longtemps confondu cette dernière série des années 90 avec le comic originel, et qu'avant que je lui dégotte enfin le tome 2 de la première, elle pensait y trouver, comme moyen de retourner au pays des rêves après un réveil dramatique, la planche culte du « lit marcheur » (en voilà une quête commune passionnante ! J'ignorais tout moi-même de ces secrets bien gardés de Moebius). Dans cette version qu'elle pensait canonique (comment des versions concordantes, dont la paternité commune n'est pas évidente, laisseraient croire le contraire ?), elle est surtout fascinée par le premier voyage vers le pays des rêves en ballon dirigeable. Mais dans les contes et légendes au sens le plus pur, même si l'évasion nocturne à la Peter Pan se fait depuis une grande ville plus ou moins victorienne, rien ne vaut une source d'inspiration plus *roots*, plus rurale et plus russe, que l'on retrouvera dans le présent recueil : *Le Bateau volant* d'Afanassiev, l'un des contes préférés de Ludivine après *La Reine des Neiges* d'Andersen (qui lui a fait haïr le Disney, soit dit en passant, tandis qu'à l'inverse la découverte merveilleuse du conte russe n'aurait eu lieu sans la rarissime adaptation franco-russe en stop-motion des années 90, dont un correspondant du G.S.R. a réussi à fournir l'une des dernières copies potables au ciné-club de son ancien instituteur, préparant la lecture collective de l'œuvre originale... le genre du conte est toujours pour notre conteuse l'objet d'un purisme de fan au même titre qu'une œuvre contemporaine). Bien sûr, ce purisme, qu'il faut reconnaître comme non

était une voûte de brique¹⁵. Ils réussirent grâce à leur bonne fée qui leur envoya Tom Pouce¹⁶.

Ils durent ensuite chercher sur la plage un nombre à trois chiffres que le magicien au service du grand-père du roi avait écrit de façon invisible à l'œil nu. Ils se firent aider d'un lynx et d'un épervier qu'ils avaient délivré chacun d'un piège sur leur route. Ceux-ci le trouvèrent en même temps, écrits en chiffres minuscules, avec des rayures presque invisibles, sur les briques de la digue¹⁷. Puis ils durent passer la nuit sur une montagne hantée par des lynx, des loups et des ours, dont personne n'était jamais revenu. Ils réussirent sur les conseils de la fée : ils grimpèrent toute la nuit

seulement ouvert mais créatif, n'était déjà plus de mise dans les contes d'écriture plus tardive.

15 Élément de fascination pour les premières bâtiments mésopotamiens, qui semblent se mêler à leurs mythes.

16 Il s'agit du curieux nom choisi en français pour le lutin Rumpelzchen dans plusieurs vieilles éditions des contes de Grimm que j'ai offert à Ludivine. Jusqu'à récemment, d'une façon qui ressemble beaucoup aux premiers essais littéraires de Tatie Iris, Ludivine n'écrivait que des réécritures délirantes, des démarquages dont ne restait guère que l'intrigue, des contes, mythes et autres histoires courtes qu'elle lisait, auxquels n'ont pas tardé à s'ajouter des histoires de bandes dessinées aussi kitsch que *Léonard* ou les bandes de *Pif Gadget* et autres publications Vaillant, soit les vieilleries franco-belges qui l'amuse le plus parmi les reliques de Tatie Iris, appréciées avec plus de second degré que les mangas qu'elles dévorent en pillant notamment la bibliothèque municipale et le CDI du collège (mais sans piller en priorité les intrigues de ces mangas, curieusement). C'est dans cette galère que vient se fourrer Rumpelzchen / Tom Pouce, qui n'est pas le seul de ces « remake » à avoir été recyclé dans les nouvelles histoires originales que vous lisez maintenant. Cette épreuve élaborée en toute conscience vient à point nommé pour combler une lacune de ses rêves, la troisième épreuve des contes y étant souvent oubliée au réveil et même sans doute ignorée au moment même.

17 Que ce chiffre soit quasiment invisible et nécessite un œil de lynx ou d'épervier, c'est une rationalisation jugée indispensable du rêve originel. Comme le conte est un genre sérieux et demande un peu de grandeur épique, et même si Ludivine n'a rien contre la loufoquerie, elle a modéré celle du rêve où les trois héros passaient l'épreuve... comme des touristes à la plage !

sur la montagne, sous la lune, par le quadrillages d'allées qui séparaient des fourrés de buissons morts sous lesquels grouillaient des centaines de fauves. Leurs secret ? Il portaient des masques de ces trois animaux. Le plus petit et le plus maigre portait le masque de lynx, le plus grand et le plus corpulent portait le masque d'ours, Jacques, qui était entre les deux, le masque de loup¹⁸.

Ils avaient gagné le royaume, mais ils ne voulaient pas devenir roi, ils voulaient continuer leurs aventures. Ils nommèrent donc à leur place un jeune paysan très courageux, très rusé et très sage qui ferait un roi bien meilleur que celui qui régnait jusqu'à présent.

Puis ils reprirent leur tour de France. Ils arrivèrent en Corse, où les gens étaient persécutés par les Streghes, ces petites femmes-vampires à tête de chiennes qui suçaient le sang des enfants avant de les dévorer¹⁹. Ils proposèrent aux paysans de les débarrasser de ces monstres. Ils partirent de nuit et suivirent leur piste, qui est comme chacun sait les rigoles de sang et les tas d'ossements d'enfants rongés. Ils les surprirent dans le souterrain plein d'ossements où elles se rassemblaient et en firent un grand massacre, soit en leur coupant la tête, soit en leur enfonçant un pieu dans le cœur, puis ils construisirent une cabane en empilant et en cousant leurs cadavres entre eux²⁰.

Plus tard, le tour de France ne suffit plus aux frères Gaspard : ils traversèrent l'océan pour explorer le continent qui remplace l'Amérique dans les contes du Moyen-Âge, mais vous en savez bien assez là-dessus par l'histoire de Jean Cerisier. Au retour, ils traversèrent une mer dangereuse qu'il y avait à l'époque au large de la Normandie, une mer d'alcool très inflammable au-dessus de laquelle il y avait toujours de l'orage²¹. Après avoir longé la Normandie vers le Nord, ils arrivèrent dans

18 Merci à Gilbert, Florent et Simon pour avoir avoir accepté bon gré mal gré de se déguiser et avoir prêté leurs silhouettes, qui correspondent étrangement au rêve de leur jeune voisine, à mon photomontage.

19 Autre souvenir de la même encyclopédie de Pierre Dubois, cette fois tout à fait conscient. L'élaboration consciente est nécessaire, à condition de ne pas clore le conte : il y a toujours un immense sous-texte d'aventures non racontées dans ceux de Ludivine.

20 Ludivine a une passion dévorante pour la construction de cabanes, au point d'en tirer cette invention macabre, la position horizontale des cadavres évoquant de grosses branches.

21 Réitérons nos remerciement aux modèles qui n'aiment pas non plus monter en barque. Sur la partie dessinée, la couleur brun roussâtre de la

leur village, en Flandres, où ils furent fêtés en héros. Mais ils ne voulurent pas y rester et reprirent bientôt leurs grandes et belles aventures.

mer n'est pas seulement le reflet des nuées d'orages, mais la couleur que l'inconscient de Ludivine associe curieusement à l'alcool pur, peut-être à cause de la bouteille de Merchurochrome ou bien du sang sur les cotons hydrophiles. Cette épisode vient d'un autre rêve, car cette histoire, j'ai omis de le préciser, est un privilège rare dans une vie de rêveuse : un véritable feuilleton. Celui-ci pourrait compter au moins un troisième épisode, le plus ancien, Ludivine ayant déjà rêvé d'une fratrie d'aventuriers de contes qui auraient plutôt été quatre, se rapprochaient davantage, par leur style vestimentaire et la la danse qu'ils exécutaient, d'une culture tribale sud-américaine que des contes européens. Ils semblaient avoir parmi eux un maître de danse leur montrant les gestes, mais ne vivaient pas encore d'aventures, restant figés sur une illustration en sépia jaune, dans un des nombreux rêves de livres illustrés de la conteuse... dont font d'ailleurs partie les deux épisodes ici assemblés, le premier de façon sûre est l'un de ces songes merveilleux qui, comme certains que j'ai recueillis d'amis et de mes propres souvenirs, commencent comme un livre, une bande dessinée en l'occurrence, avant de se *rapprocher du réel*, ici dès les premières épreuves épiques, l'autre, sur la mer d'alcool, offrant à Ludivine, à travers la lecture d'une revue, des nouvelles des héros de son ancien rêve. Il faut encore signaler, au sujet de cette étrange fratrie qui s'appellerait Gaspard sous la dictée de la conscience, que leur nombre reste fluctuant au cours du feuilleton onirique, d'une contrée rêvée à l'autre : Ludivine est certaine qu'ils étaient redevenus quatre sur la mer d'alcool.



Prisonnière des chauves-souris

Il était une fois, au temps d'une mythologie qui n'était pas celle de Grèce ni celle d'Égypte, une jeune fille appelée Noémie et qui vivait avec sa Maman, la Reine des jardins emmurés à l'extrême ouest du Monde. C'était l'endroit où se trouvait l'auberge où la barque d'or du soleil et ses rameurs les nuages faisaient halte avant de commencer leur voyage souterrain, et passaient le relai à la barque d'argent de la lune et à ses rameurs les étoiles qui parcouraient le canal du ciel en sens inverse. Un jour, Noémie se fit kidnapper par le Roi-Chauve-Souris qui l'emmena dans son royaume souterrain. Sa Maman fut très triste, elle envoya les plus grands héros à la recherche de sa fille, mais aucun ne réussit à la ramener.

Dans le monde souterrain, le Roi-Chauve-Souris fit tout pour que Noémie se divertisse et oublie le monde de la surface et sa Maman. Il lui montra les merveilles de son royaume : la frontière où une Gorgone, assise sur une corniche au-dessus d'un précipice, en train de se regarder dans le miroir, accueillait les spéléologues avec des paroles sinistres, le carrefour aux deux grandes roues de bois dont l'une menait dans des jardins éclairés tout en haut et l'autre dans des grottes plongées dans le noir tout en bas, la grotte éclairée aux parois peintes de tous les couleurs, les spectacles dans d'autres grottes, dans l'une des projections de lanterne magique dans le noir sur la voûte, dans une autre une course au flambeau dans le noir elle aussi en descendant une pente ²², et ainsi de suite. Il lui donna même un anneau

²² Souvenirs éblouis de visites, en classe verte, des grotte d'Hans-sur-Lesse. Pour Tatie Iris qui s'inquiète beaucoup de voir Ludivine s'enfermer dans les vieilleries qu'elle lui laisse en héritage, un phénomène encore plus inquiétant est le souvenir que la conteuse garde des visites guidées : elle se souvient des animations déjà là au temps de Tatie, fin 1997 (lanterne magique, course aux flambeaux), mais pas des plus récentes, celles de sa génération : mauvais barytons chantant des airs d'opérettes, jeunes sopranos chantant de la variété de comédie musicale. En fait, Ludivine a simplement effacé de sa mémoire ce qui est vraiment mauvais. Quand on lève le voile des illusions (celui de la Caverne de

magique qui lui permettait de se changer en sirène de terre, l'une de ces créatures qui sont femmes jusqu'à la taille et serpent en-dessous, et donc de faire comme elles, de nager à travers la terre comme un poisson dans l'eau²³. Malgré tout, Noémie n'arrivait pas à oublier le monde de la surface et sa Maman. Alors elle prit l'anneau magique et alla en cachette voir une vieille sorcière pour lui demander quoi faire. Celle-ci lui dit :

—Tu dois fuir par le Royaume voisin, le Royaume des mers. Les sirènes de mer t'aideront à construire un petit radeau. Mais tu dois d'abord subir une épreuve : rester trois jours sans manger. Si tu échoue, tu erreras sur les mers pendant dix ans.

Noémie se prépara donc à passer l'épreuve. Elle resta deux jours sans manger, mais le troisième jour, elle craqua et monta dans les jardins éclairés où elle mangea sept pépins de grenades.

Et ainsi commença sa longue errances. Elle vit des pays fabuleux, de nombreuses merveilles sur la mer, mais aussi de terribles monstres. Une vie d'homme ne suffirait pas à raconter ses aventures. Un jour, un petit poisson vient à elle et l'emmena jusqu'au débarcadère d'un bâtiment grand et beau, mais sans plancher, ce qui faisait qu'il avait les pieds dans l'eau. Au milieu, dans une grande salle, une table était dressée sur des pilotis, elle était couverte de plats délicieux à base de produits de la mer, et tous sortes d'animaux marins étaient attablés. C'était les messagers du Roi du Monde qui faisaient savoir à Noémie que son errance prenait fin et qu'elle rentrerait bientôt chez elle sur un beau bateau. Ils firent une grande fête dans la salle sur la mer, et ce soir-là Noémie eut le droit de voir ce que personne avant elle n'avait vu. Elle monta au ciel sur une grande échelle et en visita les innombrables pièces, celles du premier étage où flottaient les nuages et où les oiseaux volaient et marchaient en même temps sur le parquet, celles du deuxième étages où trônait la faune des constellations.

Platon, si l'on veut, dont les spectacles d'Hans-sur-Lesse semblent la parfaite mise en abyme), ces féeries ont toutes en commun de piéger le touriste, fut-ce dans un cadre scolaire, dans une grotte belge qui, si j'en crois certains profs et anciens étudiants en spéléologie de mes connaissances, aurait construit sa beauté en volant des concrétions d'autres grottes. Peu importe les faits : le rêve se moque d'entrer comme de sortir de la Caverne de Platon, et d'ailleurs les poètes n'ont que faire d'un philosophe qui voulait les virer de sa République, pas plus qu'ils n'ont que faire du tourisme, de l'école et de tous leurs pillages.

²³ Ludivine ignorait que la tradition ésotérique attribuait le même pouvoir aux Gnomes.

Riche de tous ce qu'elle avait vu, Noémie put rentrer chez elle et raconter à sa Maman ses fabuleuses aventures.



La Création du monde

Au début des temps, la main de Dieu sema les animaux sur la terre. Les ancêtres de chaque espèce animale tombèrent depuis l'espace sur le globe terrestre²⁴.

Arrivés dans l'atmosphère, leur chute fut arrêtée par un gros nuage rose. Il atterrirent dans une clairière au milieu du nuage. Là, ils découvrirent un petit garçon humain d'une dizaine d'année, tout beau, brun et bronzé, habillé de jaune des pied à la tête. C'était notre ancêtre à tous, nous les humains.

C'est alors que les animaux se divisèrent en deux groupes. Les uns voulaient reprendre le voyage et se jeter vers la terre ferme avec le petit garçon humain. Les autres voulaient rester sur le nuage. C'était les animaux que nous n'avons jamais vu, tous plus bizarres les uns que les autres : les gens d'aujourd'hui, qui croient plus en la science qu'en la mythologie, trouveraient qu'ils ressemblaient à des extraterrestres. L'un d'eux, par exemple, avait l'air d'un petit éléphant, mais avec des yeux d'insectes et une tentacule de pieuvre avec des ventouses à la place de la trompe. Les deux groupes firent comme ils avaient dit.²⁵

24 Ce point de départ de l'histoire vient de l'illustration, dont ma version n'est qu'une variation, publiée avec l'accord de l'artiste qui a réalisé l'originale (et dont il n'a pas été aisé de retrouver la piste, croyez-moi) : parue dans un hors série sur l'évolution des espèces d'une célèbre revue de vulgarisation scientifique, elle illustre l'une des idées reçues sur cette dernière, comme quoi elle serait menée par le hasard. Elle se trouvait déjà dans le livre où Ludivine a lu cette suite... en rêve, encore une fois.

25 Ma représentation synthétique de cette épisode, déjà en double page dans le livre rêvé, a tout de suite été comparée par des connaisseurs aux illustrations de Kelek, même si le premier enfant humain n'est pas assez pâle. Dans la mesure où les livres dont rêve Ludivine sont toujours des pastiches de collections existantes, dans leur maquette et leur style d'illustration, qu'il s'agisse d'albums, de romans, de livres de contes et

Puis les animaux et le premier enfant humain tombèrent sur un autre nuage qui était une ville de nuage, des nuages plus petit qui portaient sur toute la terre la pluie, la neige, la grêle, les éclairs et le tonnerre, et qui n'étaient pas seulement des lieux de résidence. Cette ville n'avait que quatre rues parcourues par des tramway. Les maisons des nuages étaient toutes bâties sur les trottoirs situés du côté extérieur. Entre les quatre rues, il n'y avait qu'un grand jardin public où les animaux vécurent quelques temps très heureux avec l'autorisation des petits nuages. Avec les nombreux arbres et un kiosque peint de couleurs vives, il y avait de quoi s'abriter des intempéries venues des nuages les plus haut, c'était pratique pour dormir à la belle étoile. Mais la place des animaux n'était pas dans cette ville, sur ce grand nuage. La planète terre était un peu leur terre promise.

Les nuages leur firent bien comprendre qu'ils ne pourraient atterrir aussi doucement sur terre que sur les nuages, et qu'ils risquaient de se tuer à coup sûr. Alors les animaux décidèrent de construire un bateau volant. Chacun se mit à l'ouvrage. Les castors et les poissons-scies abattirent les arbres, les second les débitèrent en planche, les requins marteaux les clouèrent avec des épines arrachés aux plantes ou des piquants offerts par les hérissons, les porc-épic et les oursins, les scorpions brûlèrent du bois avec leur venin pour en faire du goudron et calfater la coque (si les animaux avaient su faire du feu, le cours de l'Histoire aurait été changé), les araignées tissèrent les voiles. Enfin le bateau, une nef magnifique, fut fini et les animaux et notre ancêtre à tous s'embarquèrent, après des adieux déchirant aux nuages qui les avaient si bien accueillis et conseillés, sans qui ils ne seraient jamais arrivés sur terre.

de mythologie, de revues et de volumes de vulgarisation ou de bandes dessinées, l'occasion était bien trop belle pour un hommage posthume à cette grande dame. On peut juste regretter, la mémoire des rêves étant ce qu'elle est, les commentaires analogues à ceux que Rudyard Kipling a accolés à ses propres illustrations de ses *Histoires comme ça*, gardés comme il se doit pour les versions de Keleck chez Hatier. Si Ludivine a compliqué l'intrigue de ce conte de façon assez gratuite, en l'élaborant consciemment après l'avoir rêvée, c'est qu'il lui était impossible de départager cette scène splendide d'un côté, de l'autre son amour des vieilles villes préservées et des jardins publics, qu'ils existent réellement dans le Nord, la Belgique ou ailleurs, ou seulement dans les bandes dessinées ou le roman *Marcovaldo ou Les Saisons en ville* d'Italo Calvino. Un dilemme, quel dilemme ?

Le bateau accosta sur le sommet de la plus haute montagne de la terre. Les taupes, les fourmis, les vers de terre, tous les animaux fouisseurs creusèrent un col sur tout le flanc de la montagne, jusqu'en bas, assez large et en pente douce pour laisser passer tout le défilé des animaux, même les éléphants. Et enfin, après un long voyage, les animaux prirent pied, ou plutôt pattes, sur la terre ferme, le roi lion en premier.

À ce point de l'histoire, les avis divergent entre les conteurs, les bardes et les troubadours, et du coup il faut rembobiner un peu l'histoire. Certains disent que les animaux restés dans la clairière du nuage rose n'étaient pas des monstres inconnus mais les dinosaures et les autres animaux préhistoriques²⁶, mais ça ce n'est pas grave, ça ne change rien à la fin de l'histoire qui est aussi le début de la notre. Par contre, certains disent que les animaux actuels n'ont jamais embarqué le premier enfant humain pour compenser, et qu'en fait les humains vivaient avant les animaux sur terre et y avaient déjà bâti leur civilisation, du niveau du Moyen-Âge. Certains disent même que ce fut l'origine de la Grande guerre des animaux et des hommes, que j'aurais l'occasion de vous conter plus tard, sans trancher à votre place sur son origine qui est celle du monde, parce que les conteurs, les bardes et les troubadours qui la racontent n'ont pas tous la même religion et le même mythe de la création.

²⁶ Ah, le fameux mythes créationniste des animaux qui n'ont pu embarquer sur l'Arche de Noé ! Il va de soit que Ludivine l'a découvert en miroir de la vérité dans des émissions de vulgarisations sérieuses, à la télé et surtout sur Youtube, sans même avoir besoin que je lui prête de vieilles revues.



La Vie quotidienne d'Adam et Ève

Juste après avoir été chassé du Paradis terrestre, mais avant le drame de Caïn et Abel, avant la naissance de leurs enfants, Adam et Eve vécurent longtemps heureux dans la chaumière qu'ils s'étaient construite à la frontière d'un bois enchanté. Chaque nuit, avant de dormir, ils allaient se promener dans le bois. Le bois la nuit, ça leur donnait des frissons très agréables. Au fond du bois vivaient des animaux fabuleux, disparus depuis, parmi lesquels un couple de gentils lions verts²⁷.

Au Moyen-Âge, ce genre de promenade aurait semblé une aventure dangereuse. Pour eux, ce n'était que leur promenade du soir, même si elle leur donnait une chair de poule très agréable.

27 Plusieurs souvenirs se croisent dans ce couple de lions verts : si Ludivine ressent fortement l'influence des lions bleus hantant le fond d'un fleuve dans une légende africaine dont nous ne sommes pas parvenues à identifier l'origine précise (si un lecteur ou une lectrice en sait plus long, qu'ils n'hésitent pas à utiliser le formulaire du contact du site des Presses du Radeau, qui sera donné plus loin dans ce livre), l'image du couple est surtout prise telle quelle dans une des illustrations de Jiri Trnka pour les contes de Grimm (dont elle fait d'ailleurs la couverture de la vieille édition que j'ai offerte à Ludivine, ce qui ne peut qu'en renforcer la capacité à impressionner), avec ses couleurs non réalistes... les lions gardant *L'Élixir de vie* étant d'ailleurs autant bleus que verts ! Retenez bien le nom de ce grand artiste tchèque : il aura inspiré au moins trois fois Ludivine sans qu'elle le sache, n'ayant pas alors fait le lien entre des œuvres plastiques saisissantes mais de styles différents. La première inspiration est déjà apparue au début de ce recueil : l'illustration animée du Congoin, pastiche onirique des illustrations en noir et blanc de la même édition des Grimm. Deux merveilleuses occasions de pastiches graphiques en ce qui me concerne.



La Grande guerre des animaux et des hommes

Dans des temps très anciens, quand les humains vivaient dans une même ville au milieu du désert, les animaux en eurent marre d'être chassés et tués. Leur roi le lion les rassembla pour les pousser à faire la guerre aux hommes.

Tout le monde animal se mit en route à la suite du roi lion. Leur grande armée comptait quatre cortèges. Au milieu, les animaux terrestres, le lion à leur tête. Au-dessus, les oiseaux et autres animaux volants. Sur le côté, la mer s'avavançait à travers la terre comme un canal qui s'ouvrait au fur et à mesure, pour livrer passage aux poissons et autres animaux marins. En-dessous, la terre s'ouvrait au fur et à mesure en un tunnel de grotte, pour livrer passage aux animaux souterrains : les chauves-souris, les vers de terre, les taupes et les protées²⁸.

L'armée des animaux traversa le désert et vint assiéger la ville des hommes²⁹. La grande guerre commença. Il y eut maint prouesses de la part

²⁸ Ludivine a compensé par l'imagination consciente et sa poésie particulière, inspirée librement par une autre illustration sur l'évolution, la perte d'une splendeur qu'elle ne saurait rendre et serait hors de portée de bien des poètes et artistes : un autre rêve de livre aux images animées, emplie de toutes les splendeurs naturelles qu'elle vit réellement ou représentée dans ses toutes premières années. Aucune raison esthétique ne suffit à expliquer l'émotion qu'elle ressentit à la vision de l'armée animale en marche entre la jungle et la mer, sous un azur inconcevable. N'ayant pas fait ce rêve à sa place, je n'ai pu que renoncer à donner une représentation qui n'aurait été qu'une caricature. Qu'il en reste cette modeste évocation.

²⁹ Si ce mythe n'est ni juif, ni chrétien, ni musulman, cette ville au milieu du désert peut bel et bien être vue comme un double de la Jérusalem

des guerriers animaux comme des guerriers humains. Une vie d'homme ne suffirait pas à les raconter.

Mas l'issue de la guerre vint d'où on ne l'attendait pas. Dans la cité vivait une petite fille toute jolie, brune et bronzée, toujours habillée de jaune, qui s'appelait Sarah. Sous-alimentée à cause de la disette causée par le siège, elle tomba malade, s'alita, et finalement mourut.

La nouvelle de sa mort bouleversa les animaux. Ils décidèrent que la guerre était allée trop loin, et ils levèrent le siège pour rentrer chez eux.

C'est ainsi que les animaux renoncèrent à renverser le cours de l'Histoire de la vie, par compassion pour une petite fille.



Ludivine et les oiseaux

Il était une fois, de nos jours, car on oublie qu'il se passe encore des choses étranges de nos jours, une petite fille appelée Ludivine et qui vivait avec ses parents, ses deux frères et sa sœur dans une petite ville du Nord-Pas-de-Calais appelée Hornaing. Un jour, Ludivine se rendit chez sa tante Iris qui vivait dans la grande ville du département du Nord dont je tairais le nom par discrétion pour la vie privée de ses habitants. Là-bas, chaque fois qu'elle avait mangé avec sa tante, elle aimait se balader dans la cité HLM voisine avec des copains et une copine qu'elle avait rencontrés sur place. Ce jour-là, alors qu'ils empruntaient une nouvelle fois une route d'asphalte rouge entre les buttes couvertes de gazon des derrières des immeubles et arrivaient sur une petite place rouge à mi-chemin, un oiseau noir descendit du ciel, se posa devant eux et parla comme un homme pour dire à Ludivine que le Roi des Oiseaux désirait la voir. Il précisa que ses copains ne pourraient pas la suivre par le chemin des oiseaux. Ce chemin, c'était des oiseaux noirs plus gros qui descendirent du ciel et formèrent un escalier en volant en surplace, le dos de chacun formant une marche. Ludivine n'était pas rassurée mais elle était courageuse. Après avoir dit au revoir à ses copains et à sa copine, elle s'engagea sur l'escalier qui se montra très stable.

Elle arriva quelque part entre ciel et terre, où une buvette était suspendue en l'air. Une baraque était attelée à quatre gros aigles volant en surplace, des tables rondes chacune à quatre oiseaux plus petits, des perchoirs en guise de chaises à des couples d'oiseaux, et plein d'autres oiseaux étaient attablés autour de leurs boissons et de leurs assiettes de graines, d'insectes morts, de vers ou de viande de rongeurs, selon leur régime, en attendant de relayer leurs camarades dans leur dur effort. Le petit oiseau messager mena Ludivine, par l'escalier de dos d'oiseaux qui étaient devenus un chemin plat qui serpentait entre les tables, jusqu'à une table où se tenait perché le plus grand des aigles, couronné et tenant dans

sa serre droite (la gauche était accroché à son trône-perchoir) un sceptre terminé par de longues plumes tressées de sa propre queue : le Roi des Oiseaux, vous l'aurez deviné. On avait préparé une vraie chaise en face pour l'invitée humaine, et le Roi était très gentil et très poli, pas du tout la grosse tête pour un roi.

Il expliqua à Ludivine que le peuple oiseau comptait sur elle pour une grande mission dont elle était la seule capable : convaincre les humains de ne plus chasser les oiseaux ni de les garder en cage. Ils avaient encore le droit de chasser et d'élever tous les autres animaux mais les oiseaux étaient sacrés parce que messagers entre la terre et le ciel, même quand ils ne pouvaient pas voler (rappelons que les poules fouissent la terre en la grattant et qu'elles peuvent donc, au moins autant que les rongeurs, faire passer un message aux habitants du monde souterrain)³⁰. Si le grand massacre continuait, Dieu ou les Dieux, quelle que soit la religion qui détenait la vérité sur qui dirigeait le monde depuis derrière le ciel (les oiseaux n'étaient pas plus avancés que les humains sur qui leur confiait des messages), risquaient de se fâcher tout rouge, il pouvait même y avoir un nouveau Déluge, peut-être !

Ludivine accepta la mission avec d'autant plus de joie qu'elle lui semblait facile : elle pouvait commencer par ses oncles chasseurs, agriculteurs et éleveurs, qui étaient presque toujours les trois à la fois, et si elles réussissaient à les convertir, ces conversions miraculeuses entraîneraient des milliers d'autres, comme avec les prophètes de l'ancien temps. Le Roi des Oiseaux savaient qu'il pouvait compter sur elle. Satisfait par sa réponse, il lui confia son sceptre. Le sceptre en main, Ludivine, toute joyeuse, redescendit l'escalier de dos d'oiseaux pour accomplir sa mission sur terre.

³⁰ L'auteure-héroïne de cette autofiction se souvient très bien du conte de Grimm *Le Roitelet*, où les prétendants au titre de Roi des Oiseaux ne doivent pas seulement s'élever le plus haut dans le ciel mais aussi s'enfoncer le plus profondément sous la terre. Si l'hommage est explicite, cette source d'inspiration est venue bien après qu'ait germé la première idée de ce conte, qui ne consistait au départ qu'en un fantasme d'un accueil en grande pompe, mais tout à fait gratuit, par les oiseaux, devant les yeux ébahis des copains. Et en revanche, en achevant ce récit, elle n'avait pas encore lu la légende chinoise du Bouvier et de la Tisserande, avec le pont que forment les pies pour permettre à ces deux étoiles, époux séparés par ordre de l'Empereur du Ciel, de se rejoindre une fois l'an.

Une fois celle-ci accomplie, les oiseaux décidèrent de récompenser Ludivine en lui livrant un secret. Quand Tatie Iris avait son âge, ils lui avaient livré le secret de la légende d'Asvœdidal, le grand héros des temps anciens. Ce secret, Iris ne l'avait divulgué qu'à Ludivine, et n'avait écrit l'histoire d'Asvœdidal que sous forme codée, en poésie surréaliste, c'est à dire de la poésie qui ne veut rien dire et n'a même pas de rimes. Maintenant, les oiseaux révélaient à Ludivine une aventure d'Asvœdidal dont Iris n'avait jamais eu connaissance.

Après ses grandes aventures sur terre et sur mer, Asvœdidal était devenu roi de la grande cité de Funaire, établi à peu près à la place de Paris, dans le pays de Hantanie, qui recouvrait à peu près la région parisienne à cette époque lointaine. Il n'avait pas encore atteint le faîte de sa gloire en sauvant le monde des démons qui avaient chassés les dieux du ciel. Entre deux, il goûtait un repos bien mérité aux côtés de sa femme et de leur fils né depuis le retour de leur grand voyage par les mers, et il administrait son peuple en paix avec sagesse et justice.

Il se promenait dans les collines qui surplombaient Funaire, lorsqu'un oiseau vint l'aborder et lui proposer, comme bien plus tard Ludivine, de le suivre sur le dos des oiseaux. Ceux-ci le menèrent dans la grande demeure que tous les oiseaux habitaient avec le roi-aigle, une grande maison, un vrai manoir, juchée sur un gros nuage. Là, le roi-aigle lui dit :

—Asvœdidal, ton nom est illustre d'entre les illustres, et il est de ton devoir de nous aider dans la grande guerre qui s'annonce entre notre peuple et celui des serpents.

—Que se passe-t'il, ô Roi ? demanda le héros.

Pour toute réponse, le roi l'invita à le suivre, par une cheminée oblique où lui-même volait mais où le héros humain pouvait monter par une échelle, celle des invités. Il parvinrent au grenier, où, au fond, sur le parquet bien ciré, dans la lumière du jour par les lucarnes, reposait un gros et lourd coffre. Dans ce coffre, sur un lit de plumes, reposait un étrange objet : la moitié bisée d'un énorme fruit de pierre précieuse bleue, d'une forme ovoïde entre la fraise géante et l'abricot géant.

—Ce joyau fut brisée dans des temps immémoriaux, dit le roi-aigle. Les serpents ont l'autre moitié. Ils veulent le reconstituer entièrement pour nous dominer pour l'éternité. Il leur faut voler notre moitié, et comme ils ne peuvent pas voler jusqu'ici, nous soupçonnons un traître dans nos rangs. En attendant, ils nous ont déclaré la guerre. Nous voulons que tu

sois à nos côtés dans la bataille et que tu prenne la pierre magique pour la cacher dans un endroit sûr.

Asvædidal accepta la mission. Il redescendit l'escalier des oiseaux avec la pierre cachée sous son manteau.

De retour dans les collines de Funaire, il fut, vous l'avez vu venir, n'est-ce pas ? abordé par un serpent. Celui-ci l'invita à le suivre par un terrier très long et profond en s'accrochant à sa queue, jusqu'à la grande caverne infernale où vivaient les serpents avec leur roi. Celui-ci, ça aussi vous l'avez vu venir à des kilomètres, pas vrai ? raconta à Asvædidal la même histoire que le roi-aigle, ou plutôt l'histoire inverse : c'était les oiseaux qui avaient déclaré la guerre aux serpents, et c'était eux qui voulait reconstituer la pierre brisée pour les dominer.

—Comme ils ne peuvent s'enfoncer dans nos terriers, nous pensons qu'il y a un traître parmi nous. Nous voulons que tu mettes la pierre en sûreté.

—Comptez sur moi, dit Asvædidal.

La bataille eut lieu au jour dit dans la plaine située au pied des collines qui surplombaient Funaire. Elle fut sanglante. Les oiseaux fonçaient du ciel pour tuer les serpents de leur bec, les serpents lançaient leurs anneaux le plus loin possible pour mordre les oiseaux de leurs crocs venimeux. Alors Asvædidal, debout au bord du champ de bataille, tira de son manteau les deux moitié brisées du fruit de pierre précieuse, et cria, figeant tous les combattant en silence :

—Vous cherchez votre traître ? Le voici.

Et il rassembla d'un coup les deux moitié séparées depuis des millénaires. Serpents et oiseaux retinrent leur souffle tandis qu'Asvædidal laissa tomber le fruit sur le sol où il s'enfonça comme dans de l'eau.

En un éclair poussa un arbre immense, avec d'innombrables racines et branches³¹.

31 Encore un héritage des vieilleries à Tatie Iris : le fruit de pierre précieuse bleue vient d'une bande dessinée de fantasy complètement oubliée, *La Morgueluse* de Yannick et Michel Motti, jamais éditée en album à ma connaissance depuis sa publication dans *Pif Gadget* à la fin des années quatre-vingt, et dont je ne possédais que le troisième et dernier épisode, dans le n° 953 du fameux journal « Kinder Surprise » du « chien au couteau entre les dents ». Le jeune héros, Sylvain, y trouvait un fruit à peu près similaire dans les branches du dernier arbre, parlant et pétri d'une grande sagesse, de la dernière vallée verte, afin de rendre la fertilité et la lumière à une terre dévastée par le Mal. La

Ce fut le signe de la paix. Les oiseaux s'installèrent dans les branches de l'arbre et les serpents dans ses racines, puis ils prirent l'habitude jusqu'à ce jour de faire leurs nids dans les branches de tous les arbres pour les premiers et leur terrier dans toutes les racines pour les seconds. Certains bardes prétendent que cet arbre fut le premier de tous les arbres, ce qui expliquerait encore mieux l'issue de la guerre, mais je crois que c'est exagéré : il m'étonnerait beaucoup qu'Asvædidal ait vécu ses nombreuses aventures précédentes dans un monde sans arbres et sans forêts. Ce qui est sûr, c'est qu'il y eut de nombreux mariages entre les deux peuples, et qu'il en naquit une nouvelle espèce, avec un corps reptilien et des ailes : les dragons.

Mais chut ! c'est un secret.

thématique du joyau brisé évoque bien sûr *Dark Crystal*, mais Ludivine a croisé le film de Jim Henson et Frank Oz avec des sources d'inspirations bien plus obscures dans la bande dessinée ou le dessin animé.



...et des poussières

Vous venez de lire les huit contes que j'ai réussi à finir au jour d'aujourd'hui. Mais ma tante Iris, qui est aussi mon éditrice, m'a poussé à écrire une sorte de neuvième conte sur ceux que j'ai pas fini, parce qu'il paraît que des fois, c'est aussi intéressant, comme chez Tolkien, celui qui a écrit *Le Seigneur des Anneaux*. Tous ces contes et ces « poussières de contes » viennent du grand défi que j'ai lancé à Tante Iris, qui avait une réaction bizarre en me reprochant de m'enfermer dans les livres, les bandes dessinées, les revues, les films, les dessins animés et même les musiques qu'elles m'offraient en masse, même si pour certains ce n'était pas de sa faute mais de celle des profs. Je lui ai dit que je ferai des contes avec rien que ses vieilleries³². Au début elle n'était pas contente, puis au final voilà qu'elle les édite !

Voici donc le « conte des poussières de contes », et dans ces poussières de contes vous pouvez compter mes dessins, dont je vais parler plus en détail :

Les deux Figure du Congoin, dessinées toutes seules dans ma chambre à coucher, la première avec mes crayons de couleur, la deuxième avec un crayon pastel de sanguine prêté par Tatie Iris. Ils ne ressemblent pas à celui de mon conte parce que le Congoin a pris plein de formes depuis le Moyen-Âge dans les légendes de la petite ville de Funaire en Ardèche, à ne pas confondre avec la ville du même nom dans le Nord où Tatie Iris a grandi, c'est pourquoi Tatie Iris et ses collègues poètes et dessinateurs lui ont donné plein de formes différentes, et celle de mon conte, elle m'est venue en rêve, et c'était vraiment le Congoin, pas un autre monstre³³.

32 « Rien que ses vieilleries » ou même « rien que *des* vieilleries », c'est bien sûr toujours excessif, mais chut ! c'est un secret.

La Forêt magique, une peinture retrouvée dans un tiroir et dont j'ai oublié quand et où précisément je l'ai faite, même si je sais que ce n'était pas chez moi mais plutôt à l'école, au centre social ou au centre aéré. Cette peinture devait représenter à la base un paysage préhistorique, genre Permien ou Trias, avec un cycas, mais pourquoi ce ne serait pas une forêt de conte de fée ou de conte mythologique ?

J'ai ajouté ce qu'on appelle des linogravures, faites à un atelier organisé par Tatie Iris et sa copine Zoé, en trichant un peu parce qu'on gravait le tampon d'impression sur gomme et pas sur vrai linoléum, ce qui est plus dur pour des débutants. Il y a deux scènes de la « Para-Égypte », un pays qui pourrait être celui de la mythologie de Noémie ou bien d'une autre mythologie, même pas forcément celle des contes. Mon idée était de m'inspirer du hiéroglyphe du faucon et après du dessin de la barque solaire avec le serpent Uræus sur la couronne du soleil qui combat le serpent Apophis, mais comme j'ai gravé de tête d'après un souvenir vague c'est forcément devenu autre chose. Après, j'ai ajouté deux tirages, parce qu'on peut en faire autant qu'on veut avec une seule plaque de gomme, de ma « Tour magique », qui s'inspire d'un tableau fantastique qu'adore Tatie Iris et que comme par hasard ma prof d'art plastique au collège connaît aussi³⁴. Pour finir j'ai rajouté un dessin raté sur l'autre côté de la plaque de gomme de la « Tour magique », que j'avais fait la bêtise de dessiner au stylo bic et pas au crayon de bois, du côté blanc de la gomme, avant de me rendre compte que je serai jamais capable de graver de si petits détails avec la gouge, alors j'ai fait ma « Tour magique » de l'autre côté, le côté bleu qui est de toute façon plus pratique parce qu'il est plus mince que le blanc et on peut faire apparaître le blanc en-dessous à la gouge. Ce dernier dessin est une scène de la « Para-Babylonie », après celles de la Para-Égypte. Je me suis inspiré de l'histoire de Gilgamesh et des Monts Jumeaux qui relie la Voûte des Enfers à la Voûte du Ciel, entre lesquels le soleil se lève et se couche chaque jour et que le héros Gilgamesh

33 D'autres variations ultérieures sur le Congoin dans les dessins de Ludivine n'ont pas été incluses dans ce recueil, même si on a pu les voir exposé au Radeau. Pour les variations du Groupe Surréaliste du Radeau et de ses artistes individuels de la poésie, de la peinture, du dessin et du collage, le catalogue est trop vaste mais vous pouvez au moins lire en ligne (et gratuitement à l'heure actuelle !) le « recueil-concept » de Camille Contrais, *Contes & légendes de Funaire, de la Hantanie et du Congoin*.

34 Vous aurez reconnu *La Folie Almayer* de René Magritte.

franchit seulement deux fois dans sa vie, à l'aller et au retour de son grand voyage au bout du monde à la recherche de l'immortalité. J'ai eu la prudence, parce que ça aurait été encore plus impossible à graver, de pas dessiner l'homme-scorpion et la femme-scorpion qui gardent le défilé entre les Monts, et de toute façon la mythologie de la Para-Babylonie n'est pas obligé de copier celle de la vraie Babylonie, mais si je n'ai pas trop mal dessiné on doit pouvoir reconnaître des inventions à moi : les étoiles du ciel, les fleurs de la terre et les os croisés des Enfers.

Maintenant, il est temps de parler des contes qui auraient pu exister.

Tante Iris en a déjà cité deux dans ses notes, ma nouvelle version de Tom Pouce et mon épopée spatiale inspirée la première trilogie de *Star Wars*, la meilleure et le plus beau conte de science-fiction depuis qu'on a été obligé de chercher les pays légendaires sur les autres planètes. Elle l'a dit, j'ai abandonné plein d'histoires, parce que j'en avais marre de copier les histoires connues. Et donc, je vais parler surtout des contes pas finis qui se cachent derrière celui de Noémie, *Prisonnière des chauve-souris*. Si vous connaissez bien la mythologie grecque, vous avez peut-être reconnu l'histoire de l'enlèvement de Korê par Hadès, le roi des Enfers, et l'histoire d'Ulysse, et peut-être aussi, quand Noémie consulte la sorcière, le reste d'une version souterraine du conte d'Andersen de *La Petite Sirène*, qui devait se passer dans le même monde souterrain, qui est un peu les Enfers sans les morts. Au début, je voulais raconter toute la mythologie qui n'est « pas celle de Grèce ni celle d'Égypte » (j'aurais pu rajouter « ni celle de Babylone », parce que je pensais aussi faire une nouvelle version de l'histoire de Gilgamesh, qui est moins connue). Il devait y avoir tout un panthéon, mais pas vraiment avec des dieux, plutôt des magiciens, parce que je suis chrétienne et que ça m'a longtemps gêné d'inventer plusieurs dieux, mais je commence à revenir là-dessus, je crois qu'on m'a dit des bêtises pendant des années et que les juifs, les chrétiens et les musulmans n'ont pas plus de preuves de la vérité que les polythéistes d'avant et de maintenant en Asie, en Afrique, aux deux Amériques et en Océanie³⁵. En

35 Si sa seule gêne est d'avoir menti à des enfants, je l'ai convaincue que ça n'a rien de grave. Après tout, toute l'Histoire des mythes s'est bâtie des mensonges semblables, c'est leur nature même. L'autocensure puriste de Ludivine, je l'ai déjà dit, reste ouverte et créative, aussi vrai que la censure des copistes médiévaux sur les mêmes questions religieuses se montre parfois poétiquement surprenante. Et puis les « magiciens » sont peut-être une référence assez classieuse à Kipling et à son démiurge appelé « L'Aîné des magiciens », dans le conte *Le*

fait, j'ai fait pire que mieux en mentant à mes petits-cousins et aux petits auxquels l'école nous confiait de lire des contes en CM2, en leur disant qu'Asgard était le château où vivaient « tous les magiciens », avec Odin « qui était le roi des tous les magiciens ». Et puis cela risquait de rendre mes histoires gnangnan.

Par exemple, je voulais refaire l'histoire du loup Fenrir et du Crépuscule des Dieux. Ce n'était pas forcément avec les Dieux Vikings, parce que je testais plusieurs mythologies, plusieurs panthéons, mais dans le but qu'ils ne fassent plus qu'une mythologie, et je ne séparais pas ce qui venait d'Égypte, de Grèce, de Babylone, des Vikings, des Aztèques, etc. Les magiciens vivaient dans leur grand château au sommet d'une montagne, mais pas au ciel, et ils y tenaient un conseil de guerre, d'abord contre le grand loup, le double de Fenrir, puis contre l'armée de monstres et de géants qu'il rameutait après son évasion³⁶, et tous les animaux et les oiseaux étaient conviés à assister au conseil par les grandes fenêtres très nombreuses qui perçaient les murs de la grande salle jusqu'au plafond très élevé. Lors du grand combat, ce n'était plus le navire des morts, fait de leurs ongles, qui venaient avec les monstres et les géants, parce que je n'aimais pas cette vision sombre de l'au-delà, mais un vaisseau-château noir chargé de monstres et d'un énorme dragon à trois têtes, inspiré d'un train fantôme vu de l'extérieur. Le monde n'était plus plongé dans la nuit et le combat n'entraînait plus sa fin, ce n'était plus lui qui sombrait sous les flots mais seulement la grande plaine carrée de mille lieues de côté, entre la montagne des magiciens et la mer, qui servait de champs de bataille.

Vraiment, le gnangnan menaçait ! Je me rattrapais un peu avec la poursuite du loup, après la bataille. J'avais prévu dans ma mythologie un royaume d'hommes-oiseaux vivant dans un grand château de plumes au sommet d'un bouquet de grands arbres. Le roi-oiseau envoyait quatre de ces guerriers contre le loup et ceux-ci l'entouraient en posture de combat, mais le loup dévorait le premier, tuait le deuxième, blessait grièvement le

Crabe qui jouait avec la mer.

³⁶ La première adaptations qu'elle a pu lire du mythe nordique étant peu claire sur la temporalité, Ludivine pensait que la capture et l'emprisonnement du loup Fenrir avaient lieu non dans un passé reculé mais dans le futur nordique, à l'avant-veille de sa délivrance et du « Crépuscule des Dieux ». Au moins cette adaptation n'avait-elle pas la malhonnêteté qui consiste à situer le *Crépuscule des Puissances* dans le passé.

troisième et légèrement le dernier, qui pouvait s'enfuir et prévenir le roi. C'était quand même relativement gentillet par rapport au mythe Viking ! Et puis dans ma version je glissais des péripéties dépourvues de sens, comme l'entraînement des dieux, où je voulais absolument reproduire en conte le plaisir de certains cours de sports et surtout de mes premières courses d'athlétisme dans la cour de l'école. Je suis sûre que j'ai oublié plein de péripéties bien plus intéressantes ! Et d'autres péripéties montrait un esprit un peu gamin dans le plaisir des sports et des jeux, comme les magiciens défonçant une palissade en chargeant du haut de la montagne. Que de sottises !

Le plus important dans ma mythologie, c'était les héros. Il y avait un double d'Hercule, parce que ce héros était classé dans le panthéon grec à côté des dieux, et qu'il faisait le plus d'exploits. C'était même lui, mon double d'Hercule je veux dire, qui devait sauver Noémie du roi des chauve-souris. Je n'ai jamais eu le temps de lui donner un nom, parce que ça vient en dernier, les noms de personnages, dans mes contes. J'avais même pensé à un couple de héros très amoureux l'un de l'autre.

Mon double d'Hercule aurait pu aussi se mélanger avec mon double de Gilgamesh de la mythologie babylonienne, avoir un compagnon fidèle comme Enkidou dans ses aventures. Comme lui il se serait fait draguer par une déesse et il aurait refusé ses avances. Alors la déesse, ou plutôt la magicienne, avant de se venger comme la déesse Ishtar qui a envoyé la Taureau céleste sur Gilgamesh, elle aurait pu jouer à imiter la lune, pour essayer de perturber les deux héros et leur peuple : elle serait montée dans les nuages avec une échelle, elle aurait marché dessus avec des sandales magiques, ou alors peut-être avec des sacs de peau remplis de gaz volcanique sous ses semelles³⁷, en portant un croissant de lune en braise sur son diadème. Je pensais à refaire tout le conte de l'Épopée de Gilgamesh, mais je crois que le projet a patiné à cause de ma frustration de ne jamais pouvoir faire ce dont je rêvais : mettre en scène une pièce de théâtre, avec ses effets spéciaux, comme faire agiter un tapis bleu par les acteurs pour faire la mer, comme dans la pièce de *Macabert*, l'un des *Contes d'un buveur de bière*, qu'on avait vu avec l'école primaire. J'aurais pu essayer aussi de le mélanger avec des héros encore moins connus

³⁷ Si le souvenir de ce tout dernier motif est peut-être reconstruit, il est l'une des marques d'une inspiration plus proche du rétro-futurisme que de la magie. Il est possible que les influence chrétiennes et primitivement anti-païennes de la conteuse n'y soit pas étrangères, de même qu'aux « Enfers sans les morts » .

comme Soslan, le grand héros du Caucase, et surtout de l'histoire où il va reprendre les récoltes de son village au grand monstre Emanez. Mon héros aurait été encore plus fort, et encore plus fort que Jean Cerisier et les frères Gaspard sur le même exploit qui est de se rendre sur le continent qui remplace l'Amérique dans les contes du Moyen-Âge : il aurait traversé l'océan à la nage alors qu'il était rempli de monstres géants, grand comme des montagnes et qui agitaient des vagues aussi grandes³⁸.

En dehors de ça, je crois que je n'étais pas assez inspirée par mon double d'Hercule. La seule idée dont je me souviens, à part la nouvelle version de l'enlèvement de Korê qui est devenue l'histoire de Noémie, c'était de rendre un peu plus possible l'exploit de la cueillette des pommes d'or du jardin des Hespérides, parce que le vrai Hercule qui porte le ciel à la place du géant Atlas pendant qu'il va cueillir les pommes à sa place, c'est pas seulement que c'est pas possible en vrai, ça c'est pas grave, au contraire, mais c'est dur à imaginer. Le double d'Hercule aurait pu grimper sur une montagne. Le double d'Atlas aurait pu aussi porter autre chose que le ciel, genre un grand chapiteau sur lequel des tas de gens feraient la fête comme sur une colline, avec des tables pour manger en plein air, mais mon double d'Hercule aurait quand même du grimper sur une montagne. Ça patinait, tout ça, et j'avais l'impression que cette histoire du vrai Hercule avec Atlas était comme un rêve impossible à traduire en mots au réveil. J'étais de moins en moins inspirée par mon héros. C'est pour ça, c'est une très bonne idée que m'a donné tante Iris, de transformer Noémie en héroïne principale et qu'elle se sauve toute seule.

Par contre, j'étais beaucoup plus inspirée par mon double d'Ulysse, dont il reste un gros bout de l'histoire dans la scène du palais des animaux

38 Ludivine a puisé dans une bande-annonce de jeu vidéo une image propre, à condition de la pousser jusqu'à la démesure, à rendre l'émerveillement de cette phrase, adaptée du folklore tcherkess : « Ils (le héros Soslan et sa monture parlante) franchirent sept cent rivières, trois mers et sept océans. » L'émerveillement en devient plus grand si l'on comprend *mers* et *océans* selon la géographie moderne, ce qui est pertinent au sujet du folklore contemporain... quand bien même Ludivine, comme Tatie Iris à son âge, ne comprend pas très bien la réalité de la date récente d'une partie des « mythologies », les contes issus de l'oralité, et cette perception n'est pas sans rapport avec ce que vous avez pu lire dans les contes eux-mêmes et dans mes commentaires (voire la copieuse quatrième note du *Fabuleux tour de France des frères Gaspard*).

marins, avec la visite au ciel et tout, et je la regrette un peu plus, cette histoire-là. Mon double d'Ulysse devait être plus important dans son histoire, y compris dans la partie guerre. C'était lui qui emmenait l'armée de ses alliés pour sauver sa fille enlevée par un autre méchant roi chauve-souris, qui n'avait rien à voir avec celui que j'ai inventé plus tard comme roi du monde souterrain, et qu'on voit dans l'histoire de Noémie³⁹. Lui, il régnait sur une ville en plein air de l'autre côté des mers, le double de Troie. Pendant la guerre, j'avais prévu une bataille désespérée contre des vampires volants qui ressemblaient un peu à Nosferatu, volant sans ailes avec leurs capes noires, et qui se dédoublaient quand on essayait de les tuer, pendant que de gros nuages faisaient tomber la nuit en plein jour, mais les assiégeants finissaient par s'en sortir aux prix de mille souffrance et de la vie de tant de valeureux guerriers, d'une façon que j'ai hélas oubliée, peut-être parce que je n'y ait pas vraiment réfléchi⁴⁰. J'avais prévu

39 Il serait plus proche d'une magnifique marionnette du *Songe d'une nuit d'été* de Jiri Trnka. Mais la compétence de Tatie Iris étant ce qu'elle est dans sa tâche de transmission, Ludivine n'a pas vu, au moment de la finalisation de ce recueil, ce chef-d'œuvre shakespearien de l'animation tchèque. La meilleure solution à cette situation frustrante, c'est d'inventer le film !

40 Pour Ludivine, incapable de se décider à voir un film d'horreur, Nosferatu aura peut-être toujours l'allure inquiétante que lui a donné Klaus Kinski dans le remake parlant d'Herzog. Une autre référence qui en impose. En revanche, contrairement à ce que penseraient les amateurs éclairés de mythes et de folklores, elle est quasiment certaine qu'à l'époque du projet de son *Iliade* et de son *Odyssée* (le contraire supposerait un abandon beaucoup moins tardif, et même très récent), elle ignorait la grandiose légende populaire russe où des guerriers vêtus de noir, qui se dédoublent quand on les frappent, exterminent ainsi les valeureux Bogatyrs pour les punir d'avoir défié Dieu au combat. Ses vampires invincibles pourraient tout aussi bien s'être inspiré d'une source moins consensuelle, plus décevante pour certains : le mauvais génie hantant une pipe et portant la poisse à Hercule (non, pas celui des mythes, l'autre) dans une vieille aventure sans titre de Pif le chien ! J'ai tendance à trouver un peu léger le rapport entre ce conte de fée dessiné on ne peut plus gentillet, la *byline* russe et la *bataille désespérée* contre l'armée vampire, dont le récit oral de Ludivine laisse mieux deviner toute la grandeur épique et sombre, n'ayant rien à envier à la *byline*. Je ne peux pourtant que saluer l'intuition remarquable de la conteuse :

aussi un peu de frissons avec des expéditions nocturnes dangereuses dans la cité, celle à laquelle on penserait le plus serait pour parler à la captive comme Ulysse avec Hélène, mais une tueuse émérite pouvait aussi assassiner un chef dans sa baignoire, comme Charlotte Corday dont l'histoire m'a tenu en haleine et prise aux tripes comme pas deux, et ça finissait tout aussi mal pour ma tueuse émérite⁴¹. J'avais prévu aussi un cheval de Troie plus courageux, parce qu'il ne servait pas seulement de planque, mais il partait à l'attaque, en marchant sur des échasses actionnées par les gens planqués dans son ventre qui était en tissu tendu

qu'une légende russe qu'on peut supposer bien connue des jeunes soviétiques (le Bogatyr Ilya de Mourom fut en tout cas un héros du cinéma soviétique dans les années cinquante) ait pu influencer, directement ou non, un épisode de la plus célèbre bande dessinée affiliée au Parti Communiste Français. Nous n'irons pas plus loin puisque l'un des deux auteurs de cette historiette est encore vivant et reste plus à même de décider si nos suppositions prêtent à rire ou restent pertinentes. En tout cas, s'il faut encore rendre hommage au seul journal au monde à s'être pris pour un Kinder Surprise, et plus largement aux éditions Vaillant (l'histoire de la pipe hantée n'a pas été découverte dans *Pif Gadget* mais dans une autre série), et éclairer éventuellement le processus d'alchimie du rêve, même éveillé, où croyez-vous que Ludivine ait découvert, entre des références plus récentes et on pourrait dire plus commerciales de l'horreur, d'autres aussi classieuses que le *Nosferatu* d'Herzog et le *Frankenstein* de James Whale ? Les détournements cinéphiles à base de blagues un brin vaseuses n'ont pas empêché l'effroi, dans ce cadeau de derrière les fagots de votre servante, un *Pif Gadget* de fin de série intitulé (avant Halloween en France !) *Pif Horr Show*. Je n'imagine même pas ce que Ludivine tirera de ses premiers vrais traumatismes cinéphiles ! Il se murmure qu'elle des opportunités au collège, mais il est du devoir de Tatie Iris de lui faire découvrir autre chose que de vieux enfantillages.

41 Tant qu'on est dans les vieilleries à Tatie Iris : le cadeau que j'ai fait à Ludivine de *Récits et épisodes de la Révolution Française* de Marcelle et Georges Huisman (Fernand Nathan, 1936, notre réédition datant des années 60), livre irréprochable du point de vue de la morale républicaine mais sans manichéisme, où une terroriste royaliste mérite d'être une héroïne épique à l'égal d'un général révolutionnaire, est responsable de cette curieuse référence.

sur du bois, et en crachant du feu au moyen d'un lance-flamme⁴². Pour la deuxième partie, l'errance de dix ans sur les mers, j'avais ré-imaginé la descente aux Enfers, avec un grand escalier digne d'un palais qui s'ouvrait dans la surface de la mer pour descendre vers la ville des morts, très obscure, avec les morts pâles et habillés en noir dont certains errait dans les rues comme des zombies et d'autres étaient couchés par terre ou contre les murs comme des vrais morts. Mon double de Calypso tentait de séduire mon double d'Ulysse dans une grande tente avec un mobilier à la grecque ou à la romaine, le tout les pieds dans l'eau comme le palais des animaux marins que j'ai gardé. Il ne restait pas captif huit ans, ils rejoignait son galion à la nage, parce que je tenais à ce qu'il rentre avec son équipage, on avait qu'à dire qu'il était tombé en mer. J'avais prévu une dernière épreuve à surmonter après la réception au palais des animaux marins, celle des doubles des monstres appelés Charybde et Scylla. Pour eux, j'avais hésité entre copier la mythologie grecque et m'inspirer de mes mauvais rêves à moi, avec une géante horrible à la place de Scylla, avec son physique de guenon et ses yeux de fauves, qui vivait sur son propre compagnon de crimes le rocher Charybde⁴³. J'aurais pu aussi déformer autrement la mythologie grecque, mes monstres auraient ressemblé plus aux vrais monstres, à Charybde le rocher avaleur d'eau et à Scylla avec ses six têtes de chiennes sur ses six cous se serpents, mais je préférais les imaginer en pleine mer que dans un détroit, et le double de Charybde aurait plus ressemblé à un maelström, il aurait même été possible qu'il n'y ait que ce maelström et pas de Scylla. Un matelot devait se faire dévorer les jambes,

⁴² Les machineries de théâtre baroque, découvertes notamment, au même ciné-club d'école primaire cité plus haut, dans l'adaptation filmique de *Pinocchio* par Steve Baron, représentaient le genre de caution indispensable pour introduire une technologie un tant soit peu avancée dans un monde de conte. Or la vraisemblance historique de ces mondes de légendes s'en révèlent fluctuantes, au niveau d'une collégienne de onze ans qui n'est pas pour autant la dernière des quiche en Histoire, bien que les contes, les mythes et les légendes l'égarerent pour des raisons déjà expliquées dans de précédentes notes. La vraisemblance n'a en fait aucune espèce d'importance : rien n'obéit à rien d'autre qu'à la logique poétique.

⁴³ Peut-être un second rêve inspiré par Kelek (mais dans le style, moins grandiose, d'autres illustrateurs, Ludivine est formelle) et de sa terrifiante vision de la folle des bois dans la version alternative de 1884 de *La Peur* de Maupassant.

et mon double d'Ulysse lui fabriquait une planche en bois avec des roues. Voilà de quoi je me souviens.

Vous devez vous dire : « ouf, on l'a échappé belle. » Mais je pense quand même que ces histoires que j'ai abandonnées, elles méritaient qu'il en reste quelque chose. Et elles iront peut-être vraiment loin, ces histoires⁴⁴.

44 Ludivine voit bien au-delà des contes dans le style de ceux que vous êtes en train de lire, dans des contrées de la création où le haut savoir intellectuel est superflu pour qu'il en naisse quelque chose de grand : la poésie telle que nous la cultivons au Groupe Surréaliste du Radeau. Ses milliers d'histoires avortées, parfois à peine esquissées dans sa tête, subiraient des métamorphoses merveilleuses sous le coup de l'inspiration poétique, quelque part entre l'écriture automatique au rythme lent, celle par laquelle Breton sublimait déjà ses souvenirs d'enfance dans ses premiers poèmes automatiques expérimentés en collaboration avec Soupault (« Saisons », dans *Les Champs magnétiques*), et l'art de l'ellipse auquel le même Breton attribuait les plus éclatantes réussites de Rimbaud. Il n'est pas impossible que Ludivine participe un beau jour à la poésie signée collectivement Camille Contrais. Il faut qu'elle se sente prête, et cela peut aussi bien prendre de longues années qu'arriver sans crier gare à un âge autant voire plus précoce que Rimbaud lui-même. Et ce serait une occasion idéale de s'affranchir de Tatie Iris et de ses vieilleries.